

**PRIX NATIONAL
DE LA MEMOIRE ET DU CIVISME
ANDRE MAGINOT**

2017



Comment je suis passée de l'histoire à la mémoire !



Océane BONNET

Si je ne devais retenir qu'une expression, ce serait celle-ci : Je me souviendrai.

Bien sûr, je n'ai ni connu l'arrestation des communistes ni celle des sociaux-démocrates. Je n'ai pas non plus vécu l'arrestation des syndicalistes, des catholiques ou des juifs et personne n'est venu me chercher pour m'enfermer dans un ghetto ou dans un camp*.

Cela semble tellement incroyable aujourd'hui qu'il fallait que j'en sache plus.

Je suis donc parti pour la Pologne pour voir, pour savoir sans penser que l'histoire me mettrait sur le chemin de la mémoire.

Comme les voyages forment la jeunesse, j'ai quitté Tourlaville à 2 heures du matin le mardi 4 avril pour vivre la Pologne pendant une semaine. 5 heures de bus, plus ou moins deux heures d'avion et me voilà au cœur d'un pays si souvent occupé. Dès mon arrivée, je vais parcourir Cracovie et ses quartiers. Impossible d'imaginer ce que je vais vivre au détour de Kasimierz (le quartier juif) et de Podgórze (le ghetto).

Découvrant les synagogues, je suis entré dans celle de Remu'h. Dans le cimetière qui l'entoure, les pierres ne sont pas forcément au-dessus de leurs défunts, des nazis voulaient effacer toute trace de culture juive et ont tout bouleversé. Une histoire dit même que la tombe de Remu'h le Rabbin n'a subsisté qu'en raison du foudroiement de l'ouvrier quand il allait commencer son œuvre de destruction. Signe du ciel ou simple crise cardiaque ? Je me souviendrai.

Je suis maintenant sur la place aux 68 chaises vides. 68 pour 68 000 juifs disparus. 67 pour les personnes jugées aptes au travail et une tournée vers le mur des enfants, ces "inutiles" fusillés sur place. Devant le mur, dernier vestige du ghetto où résidaient 17 000 juifs dans 320 logements soient 2 m² par habitant, je découvre aussi l'histoire de l'architecture de l'enceinte maudite. On m'a raconté que la femme du gouverneur général allemand (nazi) souhaitait un design oriental pour faire plaisir à la population. On m'a raconté, et j'aurais tendance à le croire, qu'on a imposé à cette même population la construction d'un mur en forme de pierres tombales, puisque les habitants étaient promis à une mort certaine. Je me souviendrai.

Sur la route qui devait me mener au musée d'Oskar Schindler, je me suis arrêté devant une plaque. Il était écrit dessus que les patients de la maison de retraite ont été jetés par les fenêtres car ils étaient incapables de descendre les escaliers. Heureusement, il y a sa célèbre liste, celle des 1100 ouvriers officiellement spécialistes de la fabrication de vaisselle émaillée avant de devenir des professionnels de la munition, industrie de guerre oblige car un homme a eu la volonté de sauver 1100 juifs du camp où ils seraient morts exterminés. Je me souviendrai.

Justement, après avoir découvert Cracovie, je suis allée à OSWIECIM .

Vous ne voyez pas? En ce temps-là, c'était AUSCHWITZ, c'était l'Allemagne. Elle était en guerre contre le monde, avait de forts besoins de main d'œuvre et une haine des juifs encore plus forte.

Déportés pour du travail, ils lisaient en entrant qu'il rendait libre et laissaient tous leurs paquets. Lunettes, blaireaux, vaisselles, peignes, brosses à cheveux ou à chaussures, boîtes de cirages et valises à leurs noms "Pour avoir confiance".

Pourquoi douter?

Parce qu'on a séparé les mères des pères, les jeunes des vieux, parce que les gardiens hurlent et que des gens sont morts pendant le voyage, étonnant non ?

Pour l'heure, je parcourre la caserne polonaise devenue camp de concentration puis camp d'extermination mais ce ne sera pas tout.

De la maquette à la réalité, me voilà partie pour Birkenau. Toujours la haine et puis Wansee la conférence, toujours plus de monde, toujours plus grand, on passe de 800 à 1500 places par chambre à gaz et il y en a 4 maintenant. 20 minutes, 9 bidons de zyklon B et le travail est pour ceux du sonderkommando. Ceux qui rasant les cheveux dont on fera des couvertures ou des doublures d'uniformes, ceux qui arrachent les dents en or et ceux qui éliminent, conduisant les corps vers les fours.

Je descends du bus comme d'autres sont descendus des trains, je remonte la rampe et je m'arrête devant le monument où ont été posées des plaques dans toutes les langues. Je lis celle en français. Mes camarades et moi rendons hommage en déposant symboliquement des pierres.

L'entrée, celle que j'ai reconnue en arrivant, me fixe lorsque je me dirige vers la sortie. Le temps et les nazis ont essayé d'effacer les traces mais les chambres à gaz et les fours crématoires ont bien existé, je les ai vus. La nuit tombe, le camp ferme et moi... Moi, je suis toujours vivante ! Je me souviendrai.

Après cela, j'ai quitté Cracovie pour Varsovie. Ce n'est pas sans regrets que je me suis éloigné de cette ville, me retournant pour être sûre de n'oublier aucun moment et pouvoir témoigner à mon tour.

Dernier jour en Pologne ! A notre surprise générale, notre guide nous demande si nous voulons faire le tour du 20^{ème} siècle ! Répondant par l'affirmative, elle nous demande de faire un tour sur nous-mêmes pour voir des maisons reconstruites avec les traces de nombreuses balles, des immeubles et des monuments staliniens et des gratte-ciels sans cesse plus nombreux !

Heureusement, Varsovie se visite en un peu plus qu'un tour sur soi-même.

Je replonge dans l'histoire. Direction le ghetto ! C'est une petite cour au pied d'immeubles. Il ne reste pas grand-chose de ce mur très haut. A son pied, des fleurs jaunes ont été plantées. Les jonquilles sont ici en mémoire des étoiles portées par les habitants durant ces années. Auprès d'elles, des pierres sont posées comme autant d'hommages de personnes tristes et probablement inconsolables.

Ici, pas de fioritures à part les tessons de verre, le mur faisait 4 mètres de haut et on n'a pas imposé de forme particulière comme à Cracovie. Seule dimension artistique, le regroupement des riches et des pauvres, des artisans et des commerçants avec les peintres et les écrivains. A 8 par pièce, toutes familles mélangées, vous comprendrez que sur les photos, on voit plein de gens dans les rues. Atmosphère irrespirable à leur nouvelle maison et nécessité de se déplacer pour se procurer leurs 200 calories journalières. Bientôt, on verra dans les rues, des carrioles ramasser les cadavres des personnes les plus affaiblies. Triste répétition d'un avenir sans espoir. Je me souviendrai.

De l'autre côté, ce n'est pas non plus la vie rêvée ! Les polonais aimeraient bien se déplacer dans les rues mais il suffit qu'un soldat allemand ait été blessé et ce sont 10 otages qui sont raflés ! Pour un soldat tué, ce sont 40 otages de plus (50) qui sont chargés dans les camions SS en direction des prisons, camps et autres poteaux d'exécution. Des résistants ? Pas forcément !

Il suffisait que les nazis bloquent une rue par les deux bouts et si vous désiriez acheter votre ration de pain à ce moment là, c'en était fini de vous. Pas besoin d'être juif pour être exterminé ! Les polonais se terreront 4 ans et puis n'y tenant plus déclencheront l'insurrection.

On m'a compté trois histoires dans ce dernier musée de mon périple polonais.

Où je découvre qu'un musée, ça peut aussi servir à restituer la vérité et faire son deuil ! Ainsi, une femme, petite fille à l'époque des événements, se mit à pleurer devant une affiche ! Un surveillant attentionné, s'enquérant de son état de santé découvrit qu'elle lisait le nom de son père quand les larmes se mirent à couler. Sa mère n'avait reçu aucune nouvelle de son mari parti chercher du pain. Alors, pour que sa fille grandisse avec espoir, elle lui raconta chaque fois une histoire un peu différente :

« Peut-être que ton père est parti très loin et qu'il s'est perdu en route ! »

Ayant versé une forte somme à un gardien de la prison de Varsovie qui lui dit juste qu'il n'y avait pas de prisonnier à ce nom :

« Peut-être ton père a été arrêté et comme il n'y avait plus de place à la prison, on l'a mis dans un de ces camps de travail. »

Puis après avoir été déplacée à Cracovie :

« Peut-être que ton oncle qui est resté pour l'attendre à la capitale ne se souvient pas de notre nouvelle adresse et qu'il est resté chez son frère. »

Ou encore à la libération :

« Peut-être que ton père était si fatigué après le camp de travail qu'on l'a envoyé dans un camp pour le repos afin qu'il revienne en forme. »

Enfin,

« Peut-être que ton père apprend un nouveau métier pour que l'on soit riche et heureux lorsqu'il reviendra. »

Tout cela, pour découvrir, en 2004, dans un musée, face à une affiche, que son père était mort, après un an de détention dans la prison où on avait assuré à sa mère qu'il n'était pas, attaché à un poteau et fusillé ou agenouillé au bord d'une fosse et exécuté d'une balle dans la nuque comme bien d'autres. Je me souviendrai.

Où l'on découvre que des histoires saisissantes servent aussi à éduquer les enfants !

Une autre histoire est celle de cet insurgé qui, un jour, poussa la porte pour dire :

« Je pourrai vous aider si vous voulez ».

Ainsi, depuis plusieurs années, il vient chaque jour de 10 heures à 15 heures. Son plaisir ? Raconter aux enfants qu'un jour il avait tellement faim qu'il mangea sa cuillère. En fait, comme il avait été arrêté après la découverte d'une machine d'imprimerie, les doigts bleus d'encre et quelques tracts compromettants à portée de main, il avait voulu conserver sa dignité et avait refusé de manger sans couverts. Se privant de la maigre soupe pendant trois jours, il avait profité de la livraison d'une carotte pour se fabriquer la cuillère de la dignité, celle qui distingue l'homme de l'animal. Je me souviendrai.

Où je découvre enfin que le 31 juillet, il ne se passe rien ou presque à Varsovie ! Et oui, le 31 de ce mois d'été, tout s'arrête ! C'est l'histoire de cet australien, insurgé de 1944, qui revient chaque année et dit à ses amis qu'il ne raterait pour rien au monde ce moment de silence. Pas de bus, pas de taxis, rien. Rien que de vieux amis qui aiment à se retrouver même si pour beaucoup, comme ils aiment à le dire, c'est leur dernière fois. Lui a 103 ans et fait plus de 20 heures d'avion chaque année depuis 12 ans pour la dernière fois. Même si je n'ai pas eu le plaisir de le rencontrer, je me souviendrai.

A la sortie d'un parc, je découvre la tombe du soldat inconnu. Gardée jour et nuit par deux soldats relevés chaque heure, la flamme éclaire des noms de batailles. J'y découvre celui de la Normandie où je retourne demain, projet accompli. Je me souviendrai.

* termes empruntés au poème attribué au pasteur et théologien allemand Martin Niemöller :

« lorsqu'ils sont venus chercher ... ».

Le 8 mai à Cherbourg, je me suis souvenue.

